

## Rapport d'étonnement GAES 2024 Session 1 (Grenoble)

Cette première session grenobloise du GAES a été une excellente opportunité pour moi, en tant que doctorante. Il s'agit d'une expérience unique et précieuse par son léger décentrement, hors du monde strictement universitaire et académique, qui a été nourrie par des échanges très riches.

Ce projet m'a, dans un premier temps, permis de parler de ce que je fais, de mon sujet de thèse, des méthodes que j'utilise pour travailler, des données récoltées... Toutes ces discussions avec les personnes présentes, à la fois scientifiques et artistes, ont vraiment été enrichissantes pour moi. Cela m'a permis d'avoir des retours, des avis sur ma recherche, et de croiser les points de vue. Certains des artistes présents travaillent en lien avec des thématiques proches de celles sur lesquelles je travaille également, notamment le langage en lien avec la botanique, ce qui a permis d'avoir d'autres visions, des comparaisons de méthode, sur ces mêmes champs d'étude. Les discussions avec les artistes apportent une nouvelle perspective à mon travail, cela a été une vraie ouverture pour moi de pouvoir parler de ce que je fais, et j'ai vraiment apprécié que mon sujet de recherche puisse intéresser aussi bien les scientifiques (climatologues, physiciens...) que les artistes. J'espère leur avoir apporté aussi quelque chose en plus dans leurs recherches et leur vision de l'environnement.

De plus, j'attendais de ce projet une transmission de connaissances à la fois avec les chercheurs et avec les artistes, ainsi qu'un apport plus scientifique sur les questions environnementales, afin de faire évoluer ma réflexion autour de ces questions. Cette première session a tout à fait répondu à mes attentes. Les activités variées, pas uniquement sous forme de conférences, a permis de nombreuses interactions et a apporté d'autres visions et réflexions, par exemple dans le cas du jeu proposé par Isabella Zin pour expérimenter l'utilité des prévisions, la visite du toit de l'Institut des Géosciences de l'Environnement avec les instruments météorologiques, ou encore la table ronde où l'on a pu discuter du GIEC et des problématiques associées. La discussion avec les chercheurs de l'INRIA m'a ouvert également une nouvelle perspective sur ma recherche : dans le cadre d'un de leurs projets dans une zone humide près de Briançon, ils mènent des entretiens avec différents participants et acteurs du territoire en leur posant des questions sur les enjeux de l'eau. Après réflexion autour de cette intervention, je pense que je pourrais inclure des questions similaires dans mes futures enquêtes de terrain, en demandant à mes informateurs quels sont pour eux les enjeux et défis autour de l'eau et des lacs. Mes enquêtes autour des lacs en France et en Italie feront ressortir sans doute des éléments

intéressants autour de ces questions, et permettront une ouverture, hors du domaine strictement linguistique.

Enfin, ces conférences et discussions m'ont aussi confortée dans l'utilité qu'a mon sujet de thèse, dans le sens où, bien sûr, nous savons tous que le changement climatique est en marche depuis un moment et qu'il faut trouver des solutions urgemment, mais le fait d'avoir eu à nouveau la confirmation que ma recherche peut aider certains champs disciplinaires comme la climatologie, l'étude de l'environnement, l'histoire etc. est très valorisant.

Il est donc nécessaire de valoriser et préserver ce qu'il nous reste, tant sur le plan de la biodiversité que de la diversité linguistique. Comme je l'ai expliqué, la récolte, l'analyse et la valorisation des désignations dialectales des plantes et des animaux (dans mon cas autour des espaces lacustres) par les linguistes peut contribuer à valoriser la diversité des cultures, des langues, des environnements naturels. Cette démarche permet une meilleure compréhension et contribue à la sauvegarde de la biodiversité, étant donné que diversité linguistique et biodiversité sont étroitement liées. Par exemple, nous savons que dans les endroits de la planète où la biodiversité est très importante, les langues sont également nombreuses et variées. C'est le cas par exemple de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, lieu qui abrite 5% de la biodiversité mondiale (alors que sa superficie représente moins de 1% des terres émergées) et dans lequel il existe environ 1 000 langues (sachant qu'il existe entre 6 000 et 7 000 langues au total dans le monde). En effet, la langue d'une communauté donnée est façonnée en lien avec l'environnement dans lequel elle se trouve. Plus il y a de plantes et d'animaux, plus il y aura de noms différents pour les désigner. En revanche, si cette biodiversité disparaît, cela entraîne forcément la perte des noms associés, à la fois pour les nommer, mais aussi les termes locaux utilisés pour les décrire et les utiliser. Les langues sont menacées et beaucoup ont déjà disparues, exactement comme la biodiversité.

J'attends impatiemment la prochaine session à Toulouse, où les interventions et les discussions seront tout aussi riches et intéressantes, sans aucun doute.